

JE HAIS LES INDIFFÉRENTS



Je hais les indifférents. Je crois comme Friedrich Hebbel que «vivre signifie être partisans». [...]

L'indifférence est le poids mort de l'histoire. C'est le boulet de plomb pour le novateur, c'est la matière inerte où se noient souvent les enthousiasmes les plus resplendissants, c'est l'étang qui entoure la vieille ville et la défend mieux que les murs les plus solides, mieux que les poitrines de ses guerriers, parce qu'elle englutit dans ses remous limoneux les assaillants, les décime et les décourage et quelquefois les fait renoncer à l'entreprise héroïque.

L'indifférence œuvre puissamment dans l'histoire. Elle œuvre passivement, mais elle œuvre. Elle est la fatalité; elle est ce sur quoi on ne peut pas compter; elle est ce qui bouleverse les programmes, ce qui renverse les plans les mieux établis; elle est la matière brute, rebelle à l'intelligence

qu'elle étouffe. Ce qui se produit, le mal qui s'abat sur tous, le possible bien qu'un acte héroïque (de valeur universelle) peut faire naître, n'est pas tant dû à l'initiative de quelques uns qui œuvrent, qu'à l'indifférence, l'absentéisme de beaucoup.

Ce qui se produit, ne se produit pas tant parce que quelques uns veulent que cela se produise, mais parce que la masse des hommes abdique devant sa volonté, laisse faire, laisse s'accumuler les nœuds que seule l'épée pourra trancher, laisse promulguer des lois que seule la révolte fera abroger, laisse accéder au pouvoir des hommes que seule une mutinerie pourra renverser. La fatalité qui semble dominer l'histoire n'est pas autre chose justement que l'apparence illusoire de cette indifférence, de cet absentéisme. Des faits mûrissent dans l'ombre, quelques mains, qu'aucun contrôle ne surveille, tissent la toile de la vie collective, et la masse ignore,

parce qu'elle ne s'en soucie pas. Les destins d'une époque sont manipulés selon des visions étriquées, des buts immédiats, des ambitions et des passions personnelles de petits groupes actifs, et la masse des hommes ignore, parce qu'elle ne s'en soucie pas.

[...]

Je hais les indifférents aussi parce que leurs pleurnicheries d'éternels innocents me fatiguent. Je demande à chacun d'eux de rendre compte de la façon dont il a rempli le devoir que la vie lui a donné et lui donne chaque jour, de ce qu'il a fait et spécialement de ce qu'il n'a pas fait. Et je sens que je peux être inexorable, que je n'ai pas à gaspiller ma pitié, que je n'ai pas à partager mes larmes. Je suis partisan, je vis, je sens dans les consciences viriles de mon bord battre déjà l'activité de la cité future que mon bord est en train de construire. Et en elle la chaîne sociale ne pèse pas sur quelques uns, en elle chaque chose qui se produit n'est pas due au hasard, à la fatalité, mais elle est l'œuvre intelligente des citoyens. Il n'y a en elle personne pour rester à la fenêtre à regarder alors que quelques uns se sacrifient, disparaissent dans le sacrifice; et celui qui reste à la fenêtre, à guetter, veut profiter du peu de bien que procure l'activité de peu de gens et passe sa déception en s'en prenant à celui qui s'est sacrifié, à celui qui a disparu parce qu'il n'a pas réussi ce qu'il s'était donné pour but.

Je vis, je suis partisan. C'est pourquoi je hais qui ne prend pas parti. Je hais les indifférents.

— Antonio Gramsci — Février 1917

Via Nantes Révoltée.